

Pierre Mauroy : "Les présidentiables laissent un peu trop parler leur ego"

LE MONDE | 08.11.05 | 15h46 • Mis à jour le 08.11.05 | 15h46

Vous avez connu tous les congrès du PS depuis Epinay, en 1971, et même avant. Le prochain, qui s'ouvre au Mans le 18 novembre, ressemble-t-il aux autres ?

Non. Les congrès du PS se suivent, mais ne se ressemblent pas. Epinay, qui a scellé mon alliance avec Mitterrand, a été fondateur parce qu'il a introduit la proportionnelle. Cela nous a sortis d'un certain assoupissement, pour nous plonger dans une agitation intellectuelle parfois un peu trop. Chacun veut être roi. Chacun organise la bataille. Avec le vote des militants (le 9 novembre), le partage aura été réalisé. Les socialistes ont cette particularité : lorsqu'ils rentrent en congrès, le congrès est déjà fait.

Comment qualifieriez-vous celui-ci ?

C'est un congrès ordinaire malgré des circonstances extraordinaires. Le premier événement tient au fait qu'un membre de la majorité du parti, et pas n'importe lequel puisqu'il s'agissait du numéro deux, a décidé de s'éloigner pour animer un débat de contestation. Ça, c'est rare. Et puis il y a eu la question européenne, déchirante. Enfin, derrière tout cela, il y a l'élection présidentielle, la grande compétition. Tout se mêle et crée des tensions, disons... palpitantes.

Le PS peut-il surmonter le schisme du oui et du non sur la Constitution européenne ?

Il faut prendre les choses comme elles sont et faire des propositions réalistes pour sortir de là. C'est possible. S'il n'y avait pas une volonté délibérée de ne pas s'entendre, on pourrait esquisser une synthèse. Mais on veut en découdre.

La position de Laurent Fabius vous surprend-elle ? Michel Sapin la trouve "amorable"...

Amorable ? Non. Si on commence à parler de moralité, on introduit des notions qui pourraient être très dangereuses. J'ai été très surpris que Fabius quitte la majorité, mais une fois que ce pas était franchi... Il était celui qui, autrefois, justifiait la marche en avant à travers un socialisme tempéré. Aujourd'hui, il veut faire plus à gauche que les autres. Il utilise l'art d'en rajouter un peu. Ce n'est pas un débat entre réformistes et révolutionnaires, mais entre socialistes, c'est déjà un progrès. Il n'y a qu'à relire Michel Rocard pour comprendre quel a été son supplice avec les gauchistes au PSU...

Le nombre de candidats à l'investiture du PS pour 2007 est élevé dans la majorité conduite par François Hollande. N'est-ce pas la promesse de nouveaux déchirements ?

La motion Hollande est cohérente. Elle contient, c'est vrai, un grand nombre de candidats putatifs ou virtuels pour être président ou pour jouer un ticket gagnant et se retrouver dans les conseils de la République. Mais ils ne se sont pas désolidarisés sur les idées essentielles. En revanche, l'alliance entre Laurent Fabius et Jean-Luc Mélenchon, que je trouve pleine d'une audace dangereuse pour le PS, me paraît fort peu cohérente. Je trouve qu'il y a également une très grande incohérence entre Henri Emmanuelli, qui s'est institutionnalisé au fil du temps dans l'opposition du parti, et le NPS (Nouveau Parti socialiste), qui veut être le courant du renouvellement... Le maniement des contraires ne me paraît pas efficace.

Cette compétition entre présidentiables nuit-elle au PS ?

Pour moi, elle est dommageable. Les présidentiables s'écoutent et laissent un peu trop parler leur ego. Leur comportement fait qu'on n'a plus le même respect des institutions et de la classe politique. C'est le premier point. Le deuxième, c'est qu'ils jouent de moins en moins collectif. Je le regrette. Sur trente ans, ce sont de grands changements de comportement.

Le parti a-t-il changé ?

L'évolution du PS est semblable à celle de la société. Je suis au bureau national du parti depuis 1963. Avant, ceux qui s'y trouvaient portaient davantage le message des ouvriers, des employés et de la classe moyenne. Aujourd'hui, je vois des gens pressés, qui ont fait de hautes études il y a au moins dix ou douze énarques, qui ont beaucoup d'occupation. Ils ont d'autres façons de penser. Ils aiment la bataille navale.

La compétition entre leaders politiques a pourtant toujours existé...

On s'affrontait dur, mais ça restait interne. Chevènement n'a pas été facile. Moi-même, j'ai eu beaucoup de discussions avec Mitterrand, mais on avait la volonté d'être d'accord. On n'éprouvait pas le besoin d'exporter nos divergences. Il y avait de la retenue. Aujourd'hui, l'audace, la proportionnelle, les gens plus instruits qui se lancent dans des joutes, ça donne des combats d'une intensité plus grande. C'est une nouvelle façon d'exercer son mandat.

Êtes-vous partisan d'organiser des primaires dans le camp Hollande ?

Non. Je ne crois pas qu'il faille pousser jusque-là. Si François Hollande l'emporte au congrès du Mans, le problème sera quand même éclairci.

Propos recueillis par Isabelle Mandraud

Article paru dans l'édition du 09.11.05

Le Monde.fr

» A la une » Archives » Examens » Météo » Emploi » Voyages
» Le Desk » Forums » Culture » Carnet » Shopping » Newsletters
» Opinions » Blogs » Finances » Immobilier » Nautisme » RSS

Le Monde

» Abonnez-vous
15€ par mois
» Déjà abonné
au journal



© Le Monde.fr | Conditions générales de vente | Qui sommes-nous ? | Aide